

*A Paris, hier,
c'était la neige.
Aujourd'hui,
c'est l'obscurantisme.*

le libertaire

QUOTIDIEN ANARCHISTE

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal : Delecourt 691-12

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2^e)

La conduite des anarchistes dans le mouvement syndical

Chargé du rapport sur la question syndicale en un moment de crise où la vieille tactique doit être revue à la lumière des récentes expériences pour être adaptée aux nouvelles circonstances et ou la détention, l'exil et les persécutions de tant de membres les plus actifs de l'Union rend difficile de communiquer avec nos camarades et de se rendre un compte exact de leurs idées et dispositions actuelles, je ne puis parvenir pour mon propre compte et sous ma responsabilité personnelle, tout en étant convaincu, par la connaissance que j'ai du mouvement, que ce que j'ai à dire exprimera la pensée de la grande majorité, sinon de la totalité, des anarchistes adhérents à l'Union anarchiste Italienne.

Nous avons toujours compris la grande importance du mouvement ouvrier et la nécessité pour les anarchistes d'en être un élément actif et d'impulsion. C'est souvent par l'initiative de nos camarades que se sont constitués les groupements ouvriers les plus vivants et les plus avancés.

Nous avons toujours pensé que le syndicat est un moyen pour que les travailleurs commencent à comprendre leur situation d'esclaves, à désirer l'émancipation et à s'habiter à la solidarité avec tous les opprimés dans la lutte contre les oppresseurs et qu'il sera devoir le moyen nécessaire à la continuation de la vie sociale et à la réorganisation de la production sans patrons ni parasites. Mais nous avons toujours discuté sur les rapports de l'action anarchiste avec les organisations ouvrières.

Fallait-il entrer dans les syndicats ? Fallait-il rester en dehors tout en participant à toutes les agitations en cherchant à leur donner le caractère le plus radical possible et en se montrant les premiers dans l'action et dans le péril ? Et surtout, si l'on entrait dans les syndicats, fallait-il y assumer des charges de dirigeants et, par conséquent, se prêter à ces transactions, à ces compromis, à ces accommodements, à ces rapports avec les patrons et avec les autorités auxquelles, dans les luttes quotidiennes, il faut s'adapter par la volonté des ouvriers même et pour leur intérêt immédiat alors qu'il s'agit non pas de faire la révolution, mais d'obtenir des améliorations ou de défendre celles qui ont été précédemment obtenues ?

Pendant les deux années qui suivirent la paix et jusqu'à la veille du triomphe de la réaction par le fascisme, nous nous sommes trouvés dans une singulière situation. La révolution semblait imminent et en effet on avait toutes les conditions matérielles et morales pour qu'elle soit possible et nécessaire. Mais il s'en fallait de beaucoup que nous, les anarchistes, nous ayons les forces voulues pour faire la révolution par des méthodes et avec des hommes exclusivement nôtres. Nous avions besoin des masses et des masses, si elles étaient bien disposées à l'action, n'étaient pas anarchistes.

D'autre part, une révolution facile sans le concours des masses, en admettant qu'elle ait été possible, n'aurait pu que créer une nouvelle domination qui, même exercée par des anarchistes aurait été la négation de l'anarchisme, aurait corrompu les nouveaux dominateurs et se serait terminée par la restauration de l'ordre étatique et capitaliste.

Nous refier de la lutte, nous devions tenir parce que nous ne pouvions pas faire exactement ce que nous voulions, c'était renoncer à toute possibilité présente ou future, à toute espérance de développer le mouvement dans la direction que nous désirions — et y renoncer non seulement pour cette fois, mais pour toujours, parce que les masses ne seront jamais anarchistes avant que la société ait été transformée dans son organisation économique et politique, et la même situation se représentera toutes les fois que les circonstances rendront possible une tentative révolutionnaire.

Il fallait donc à tout prix acquérir la confiance des masses, se mettre en état de pouvoir les faire descendre dans la rue et l'apparaître, l'utilité de conquérir dans les organisations ouvrières des charges de dirigeants. Tous les dangers de domestication et de corruption passaient au second plan !

On supposait qu'ils n'auraient pas le temps de naître. On en vint donc à cette conclusion de laisser à chacun la liberté de se régler selon les circonstances et d'agir pour le mieux à condition de ne jamais oublier d'être anarchiste et de se laisser toujours guider par l'intérêt supérieur de la cause anarchiste.

Mais maintenant, après les dernières expériences et vu la situation actuelle qui n'admet pas d'unions transitaires et demande un rigoureux retour aux principes pour que nous nous trouvions mieux préparés et plus profondément convaincus lors des prochaines éventualités, il me semble qu'il convient de revenir sur la question et de voir si y a lieu de modifier la tactique sur ce point extrêmement important de notre activité.

J'espère que le Congrès voudra examiner la question avec l'attention qu'elle mérite.

A mon avis, il faut entrer dans les

syndicats parce que rester en dehors, c'est faire figure d'ennemis, c'est mettre en suspicion notre critique et parce que dans les moments d'agitation nous serions considérés comme des intrus et notre concours serait mal accueilli. Je parle naturellement des véritables syndicats composés de travailleurs librement associés pour défendre leurs intérêts contre les patrons et contre le gouvernement et non des syndicats fascistes souvent recrutés au son du bâton et par la menace de la faim, armés de l'ordre et tentative pour mieux soumettre les travailleurs aux exigences des patrons.

Il faut entrer dans les syndicats pour faire œuvre d'impulsion, pour veiller, pour critiquer et combattre les défaillances et les capitulations possibles des dirigeants. Quant à solliciter ou à accepter nous-mêmes des postes de dirigeants, je crois que d'une manière générale et en temps de calme, il vaut mieux l'éviter. Cependant je pense que le mal et le danger sont moins dans le fait d'occuper un poste de direction — ce qui peut à l'occasion être utile et même nécessaire — que dans le fait de s'éterniser dans ce poste. Il faudrait, selon moi, que le personnel dirigeant se renouvelât le plus souvent possible à la fois pour rendre un plus grand nombre de travailleurs aptes aux fonctions administratives et pour empêcher le travail d'organisateur de devenir un métier induisant ceux qui l'exercent à appuyer dans les luttes ouvrières la préoccupation de ne pas perdre l'emploi.

Il faut entraîner dans l'intérêt actuel de la lutte et de l'éducation des travailleurs, mais aussi et davantage en vue du développement de la révolution après qu'elle sera commencée.

Avec raison les anarchistes s'opposent au communisme autoritaire car il suppose un gouvernement qui, voulant diriger toute la vie sociale et mettre l'organisation de la production et de la distribution des richesses sous les ordres de ses fonctionnaires ne peut que produire la plus insupportable tyrannie et paralyser toutes les forces vives de la société.

Les syndicalistes, apparemment d'accord avec les anarchistes dans leur aversion pour le centralisme d'état, veulent se passer de gouvernement en y substituant les syndicats, ce sont eux-ci, disent-ils, qui doivent s'emparer de la richesse, réquisitionner les vivres, les distribuer, organiser la production et l'échange. Je n'y verrais pas d'inconvénients si les syndicats ouvriers étaient les portes à toute la population et laissaient aux dissidents la liberté de faire et de prendre leur parti.

Mais cette expropriation et cette distribution ne peuvent pas, en pratique, être faites en désordre par la masse, même syndiquée, sans produire un gigantesque gaspillage de richesses et de sacrifice des faibles par la faute des plus forts et des plus bruts et moins encore la masse pourra-t-elle établir les accords entre les diverses localités et les échanges entre les diverses corporations de producteurs. Il faudrait donc pour pouvoir par des délibérations prises en assemblées populaires et exécutées par des groupes et des individus qui se seraient spontanément offerts ou recommandé d'élégir, quand la démission est nécessaire, que pour des charges déterminées et pour un temps limité. Or pour créer une telle situation et un tel esprit, le syndicat est des plus efficaces qu'il est organisé et pratiqué par des méthodes vraiment libertaires.

L'UNION ANARCHISTE.

Les foires du Cantal

Voici quelques prix pratiqués à la foire du 9 mars, à Aurillac. Il est facile de se rendre compte, si l'on compare ces prix à ceux du défilé, que les marchands réalisent de beaux bénéfices sur le dos des consommateurs :

Bœufs de boucherie (prix aux 100 kilos) : bœufs ou vaches, 350 fr.; veaux, de 500 à 580 fr.; porcs 1^{re} qualité, 500 fr.; 2^{re} qualité, de 440 à 460 fr.

Fromage de Cantal, de 600 à 660 fr.; œufs, 3 fr. 50 à 4 fr. la douzaine ; beurre, de 14 à 16 fr. le kilo.

Une singulière agence de cinéma

Sachant bien l'attrait, la fascination même qu'exerce sur les jeunes cervelles féminines le cinéma et le désir que portent en elles toutes les jeunes femmes d'être une star, admirée de l'univers entier, une bande se livrait à la traite des blanches. Elle vient d'être découverte à Marseille.

Des complices proposaient à des ouvrières parisiennes de devenir, contre une grosse rétribution, étoiles de cinéma en République Argentine et les dirigeaient sur l'agence de Marseille qui leur procurait un faux passeport et les embarquaient clandestinement. Pendant la visite de la police à bord des bateaux, on les dissimulait entre deux matelas.

Le directeur de l'agence, un nommé Duca, a été arrêté, ainsi que trois femmes qui devaient s'embarquer. Des commissions rogatoires ont été envoyées à Paris, en Espagne, en Italie et à Buenos-Ayres.

Petites ouvrières, méfiez-vous des trop belles promesses et restez de simples et braves filles sans vous laisser griser par l'appel de l'or.

Car, même si les promesses du séducteur sont vraies, il vous faudra pour « arriver » vous proscrire tout autant. Et il y a en plus qui finissent misérables que triomphantes.

Une usine détruite par le feu

Troyes, 11 mars. — Par suite d'une cause inconnue, la fabrique de bobines située le long du canal prend feu. Toute la construction est anéantie avec les réserves énormes de bois qu'elle contenait. Un certain nombre d'ouvriers vont se trouver réduits au chômage.

La grève des télégraphistes est toujours en croissance

Après la discussion d'hier, à la Chambre des députés, où le gouvernement a montré son inquiétude et sa désireuse prémériter, les jeunes boutistes, loin de se décourager, ont suivi avec attention, dans une grande affluence, les meetings d'aujourd'hui, à la rue de la Grange-aux-Belles.

L'administration fait courir des bruits de rentrées, mais en réalité elle est de plus en plus embarras.

Elle achemine, comme elle peut, les pneus en paix et les dépêches en souffrance.

Elle dépense des taxis et paye mal un personnel de fortune.

Mais les grévistes sont toujours à leur poste, résistant jusqu'au bout.

La Minorité Syndicale fait l'appel suivant que nous reproduisons volontiers :

Les petits télégraphistes vont entrer bientôt dans leur deuxième semaine de grève.

Comme les sardinières de Douarnenez, ils donnent la preuve éclatante de l'élan, de la combativité dont sont capables les élèves de la classe ouvrière qui n'ont pas subi la stérilisation des luttes démoralisatrices des tendances.

Cette année qui commence par une grève de la mort, une grève d'enfants, doit voir le syndicalisme reprendre la suite de ces belles luttes d'avant-garde.

Ceux qui croient en la valeur du syndicalisme se doivent de soutenir tout les moyens ces belles luttes-là.

Ceux qui ignorent ou pour des fins invraisemblables tentent de faire croire que l'Union Italienne est une organisation

et l'Union anarchiste n'ont pas rendu la cause de la défection de l'atelage.

Les rares érudits qui se sont occupés du problème de l'atelage dans ses rapports avec la traction animale s'en sont référés à la littérature. C'était une erreur que de procéder ainsi.

Les terres-cuites, les bas-reliefs, les peintures, les fresques, les monnaies retrouvées dans les fouilles constituent une mine inépuisable de renseignements.

Toutes ces images, toute cette « iconographie » démontrent que le système de harnachement pratiqué par les anciens reposait sur le principe de la traction par la gorgue et non par les épaules, comme la méthode actuelle.

Comme l'explique M. Lefebvre des Nouvelles dans un ouvrage très documenté et un peu aride sur la force motrice animale à travers les âges, le collier fixé au joug par des lanières de cuir cravatait le cou à l'endroit même où la trachée artère passe au voisinage de la peau; quand l'atelage se portait en avant, le cheval entraînait avec lui le collier et par suite le joug, le timon, le char; le collier plaquait alors sur la gorge, le comprimait plus ou moins, selon le poids du véhicule et gênait ainsi la respiration du cheval; dans cette position, en effet, les muscles du cou, défendus ou flasgués, ne protégeaient pas la trachée; aussi l'animal relévait-il la tête pour tendre et durcir les muscles de la gorge; or, cette attitude est la plus défectueuse que peut prendre la tête de bête : elle rejette son centre de gravité en arrière et l'empêche d'utiliser toute sa force pour tirer. Voilà pourquoi l'antique ne parvint à capter la force motrice du cheval que dans une infime proportion.

Si en Egypte, ni en Grèce, on ne sut atteler les bœufs en file, comme on le fait de nos jours. Bien plus, contrairement à ce que croient encore certains archéologues, les Romains n'ont pas connu le fer à cheval.

Les attelages des bœufs les plus puissants, ignorant la méthode moderne de câble placé au niveau des jambes, ne réussirent qu'à un poids très faible. Le Code Théodosien qui date du IV^e siècle et porte le règlement des Postes et Messageries de l'Empire romain (service fortement organisé, soit dit en passant), montre que les voitures dites lourdes ne pouvaient porter un poids supérieur à 420 kilos.

Pour remédier à cette insuffisance, il fallait bien avoir recours à la traction humaine contrôlée. Tant que les grands travaux publics et la grosse industrie embrayonnaient le monde antique eurent besoin des transports, l'esclavage persistera. Il est hors de doute que certaines incursions de ses territoires avaient pour unique but de se procurer du matériel de traction humaine. Dès qu'il n'y a plus de travaux publics, aqueducs, arènes, arcs de triomphe, palais et édifices municipaux à construire, dès que l'on n'établit plus de routes et de villes, l'esclavage disparaît. C'est ce qui fut le cas à la suite de l'invasion des Barbares.

Les Chinois avaient découvert quarante-siècles avant les Européens la bûche, qui permet la traction par les épaules. Ils étaient également, comme ils ignorent la méthode moderne de câble placé au niveau des jambes, ne réussirent qu'à un poids très faible. Le Code Théodosien qui date du IV^e siècle et porte le règlement des Postes et Messageries de l'Empire romain (service fortement organisé, soit dit en passant), montre que les voitures dites lourdes ne pouvaient porter un poids supérieur à 420 kilos.

Pour remédier à cette insuffisance, il fallait bien avoir recours à la traction humaine contrôlée. Tant que les grands travaux publics et la grosse industrie embrayonnaient le monde antique eurent besoin des transports, l'esclavage persistera. Il est hors de doute que certaines incursions de ses territoires avaient pour unique but de se procurer du matériel de traction humaine. Dès qu'il n'y a plus de travaux publics, aqueducs, arènes, arcs de triomphe, palais et édifices municipaux à construire, dès que l'on n'établit plus de routes et de villes, l'esclavage disparaît. C'est ce qui fut le cas à la suite de l'invasion des Barbares.

Les Chinois avaient découvert quarante-siècles avant les Européens la bûche, qui permet la traction par les épaules. Ils étaient également, comme ils ignorent la méthode moderne de câble placé au niveau des jambes, ne réussirent qu'à un poids très faible. Le Code Théodosien qui date du IV^e siècle et porte le règlement des Postes et Messageries de l'Empire romain (service fortement organisé, soit dit en passant), montre que les voitures dites lourdes ne pouvaient porter un poids supérieur à 420 kilos.

Pour remédier à cette insuffisance, il fallait bien avoir recours à la traction humaine contrôlée. Tant que les grands travaux publics et la grosse industrie embrayonnaient le monde antique eurent besoin des transports, l'esclavage persistera. Il est hors de doute que certaines incursions de ses territoires avaient pour unique but de se procurer du matériel de traction humaine. Dès qu'il n'y a plus de travaux publics, aqueducs, arènes, arcs de triomphe, palais et édifices municipaux à construire, dès que l'on n'établit plus de routes et de villes, l'esclavage disparaît. C'est ce qui fut le cas à la suite de l'invasion des Barbares.

Les Chinois avaient découvert quarante-siècles avant les Européens la bûche, qui permet la traction par les épaules. Ils étaient également, comme ils ignorent la méthode moderne de câble placé au niveau des jambes, ne réussirent qu'à un poids très faible. Le Code Théodosien qui date du IV^e siècle et porte le règlement des Postes et Messageries de l'Empire romain (service fortement organisé, soit dit en passant), montre que les voitures dites lourdes ne pouvaient porter un poids supérieur à 420 kilos.

Pour remédier à cette insuffisance, il fallait bien avoir recours à la traction humaine contrôlée. Tant que les grands travaux publics et la grosse industrie embrayonnaient le monde antique eurent besoin des transports, l'esclavage persistera. Il est hors de doute que certaines incursions de ses territoires avaient pour unique but de se procurer du matériel de traction humaine. Dès qu'il n'y a plus de travaux publics, aqueducs, arènes, arcs de triomphe, palais et édifices municipaux à construire, dès que l'on n'établit plus de routes et de villes, l'esclavage disparaît. C'est ce qui fut le cas à la suite de l'invasion des Barbares.

Les Chinois avaient découvert quarante-siècles avant les Européens la bûche, qui permet la traction par les épaules. Ils étaient également, comme ils ignorent la méthode moderne de câble placé au niveau des jambes, ne réussirent qu'à un poids très faible. Le Code Théodosien qui date du IV^e siècle et porte le règlement des Postes et Messageries de l'Empire romain (service fortement organisé, soit dit en passant), montre que les voitures dites lourdes ne pouvaient porter un poids supérieur à 420 kilos.

Pour remédier à cette insuffisance, il fallait bien avoir recours à la traction humaine contrôlée. Tant que les grands travaux publics et la grosse industrie embrayonnaient le monde antique eurent besoin des transports, l'esclavage persistera. Il est hors de doute que certaines incursions de ses territoires avaient pour unique but de se procurer du matériel de traction humaine. Dès qu'il n'y a plus de travaux publics, aqueducs, arènes, arcs de triomphe, palais et édifices municipaux à construire, dès que l'on n'établit plus de routes et de villes, l'esclavage disparaît. C'est ce qui fut le cas à la suite de l'invasion des Barbares.

Les Chinois avaient découvert quarante-siècles avant les Européens la bûche, qui permet la traction par les épaules. Ils étaient également, comme ils ignorent la méthode moderne de câble placé au niveau des jambes, ne réussirent qu'à un poids très faible. Le Code Théodosien qui date du IV^e siècle et porte le règlement des Postes et Messageries de l'Empire romain (service fortement organisé, soit dit en passant), montre que les voitures dites lourdes ne pouvaient porter un poids supérieur à

Le bon matériel de la T.C.R.P.

DEUX TRAMS FLAMBENT LE MEME JOUR

Une voiture motrice de la ligne de Versailles a pris feu, par suite d'un court-circuit, devant le numéro 111 du cours de Javel. L'incident a été rapidement éteint. Aucun blessé de personne.

Rue de Rochevour, un commencement d'incendie s'est déclaré dans un tramway se dirigeant sur l'Opéra. Les voyageurs parurent évacuer la voiture. La circulation s'est interrompue pendant une demi-heure.

Les autos sanglantes

Lapalisse, 11 mars. — Par suite de l'éclatement d'un pneumatique, une automobile dans laquelle avaient pris place cinq personnes, fut violenement projetée contre un arbre bordant la route de Charnay à Bellerive. Deux des occupants, M. Philibert Leroy, cultivateur, âgé de 22 ans, et sa mère, ont été grièvement blessés. Les trois autres voyageurs sont indemnes.

La folie de la vitesse fait chaque jour de nouvelles victimes. Encore heureux quand ce ne sont pas les piétons qui payent.

Les enfants que leurs parents ne peuvent surveiller

Le jeune André Hopin, 12 ans, dont les parents habitent 23, rue de Palikao, s'était suspendu, avec deux petits camarades, derrière un taxi qui suivait le boulevard de Belleville.

Le taxi ayant doublé brusquement un camion, le jeune Hopin lâcha prise et roula sur la chaussée, où il fut écrasé et tué néanmoins un véhicule qui suivait.

Douze enfants à trente-deux ans

Douarnenez, 11 mars. — Mme Thomas, demeurant un village de Brémel, près Cléden-Cap-Sizun, vient de mettre au monde trois filles. Mme Thomas qui n'est pas encore de trente-deux ans avait déjà donné le jour à neuf enfants.

Est-ce que cette pauvre femme qui trouve à 32 ans à la tête d'une famille de douze enfants n'est pas une pauvre victime du lapinisme intégral et officiel!!!

Les écraseurs continuent

Cherbourg, 11 mars. — Au Mont-à-la-Quesne, commune de Brix, on a trouvé morte, la tête écrasée et une jambe fracturée, une casseuse de pierres, la femme Yon, âgée de 46 ans, qui fut heurtée par une auto. Le chauffeur ne s'est pas arrêté. C'est un autre automobiliste qui a trouvé le cadavre au milieu de la route.

Ainsi les chauffards sans pitié continuent chaque jour leurs exploits.

Le bagné conjugal

Avant-hier, à 15 h. 45, M. Raoul Kuan-dal, 32 ans, laitier, demeurant 29, rue de Jonville, à Champigny, et qui vivait en mauvaise intelligence avec sa femme, s'est logé une balle de revolver dans la tempe droite et est mort sur le coup.

Ces deux êtres ne pouvaient se sentir, n'auraient-ils pas mieux fait de se séparer et de chercher le bonheur chacun de leur côté?

ARCHINOFF

L'Histoire du mouvement makhnoviste

8 fr. 50, franc 9 fr. 25

Passionnant comme un roman l'histoire de ce formidable soulèvement populaire nous enseigne qu'un régime communiste libertaire était en mesure plus facile à instaurer que la dictature bolchevique.

Ce livre puissant est un recueil d'enseignements précieux et une source inépuisable de documentation indispensable à tout militant syndicaliste ou anarchiste.

Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, et Librairie Internationale, 14, rue Petit, Paris.

NOUVELLES INTERNATIONALES

GRANDE-BRETAGNE

Une Fédération entre Mineurs, Cheminots et Employés des Transports?

Londres, 11 mars. — Au cours d'une réunion tenue aujourd'hui par les comités exécutifs de la Fédération des Mineurs, de la Fédération des Cheminots et de celle des Employés des transports, M. J.-H. Thomas a déclaré :

« Les cheminots ne sont pas opposés à une alliance entre les trois grandes fédérations. Une telle combinaison, si elle se réalisait, constituerait la plus puissante fédération syndicale qui soit au monde. »

« L'Armée du Salut veut réformer les prisons

Londres, 11 mars. — Le général Bramwell Booth, chef de l'armée du Salut, s'est rendu à la prison de Wandsworth, et cela sur le désir nestrement exprimé du gouvernement lui-même.

Le général, comme on l'appelle familièrement à Londres, a déclaré qu'il y a quelque temps il avait demandé au gouvernement de charger l'armée du Salut du soin d'une des grandes prisons anglaises. Il proposait au gouvernement de s'occuper des questions relatives à la punition des prisonniers, alors que l'Armée du Salut aurait à diriger et à contrôler la marche intérieure des prisons.

Depuis, le général Booth a décidé de faire plus encore. Il demande qu'on lui donne un grand « workshop » et un grand assile d'aliénés, afin que l'Armée du Salut puisse exercer son influence directe et montrer ainsi de quelles sortes il est capable dans le sens d'une réforme des établissements pénitenciers.

Une crémation originale

Londres, 11 mars. — Un riche propriétaire gallois, M. de Barri Gravstyn, vient de mourir en laissant des instructions très précises sur la façon dont il désire que la crémation de son corps s'effectue. Cet original gallois a en effet déclaré qu'il désirait que son corps fut incinéré assis sur un sofa, et vêtu de bas et de souliers de golf « plus four », il veut que ses cendres soient placées dans la même urne que celles de sa femme.

Il laisse une fortune estimée à 1.900.000 francs à son fils unique, à condition que ses instructions soient exécutées scrupuleusement.

ETATS-UNIS

Arrivée de M. Houston

New-York, 11 mars. — M. Houston, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, est arrivé ici aujourd'hui. Il a immédiatement pris le train et s'est rendu à Washington auprès du secrétaire du dépôt-

Par la force collective

Des camarades anarchistes, respectables par leurs pensées et le courage individuel qui les anime, s'éloignent de la foule. Ils prétendent que seule leur individualité compte : ils se renferment dans leur tour d'ivoire et attendent qu'en examinant les documents qui surgissent, et qui risquent de déranger de la grande collectivité, ils ne mélangent pas aux batailles quotidiennes ; ils s'en éloignent, et si nous demandons leur appui pour une propagande active, ils déclarent froidelement que l'éducation suffit.

La société sera changée. Le jour où les individus seront tous éveillés et conscientisés. Le soul plaisir qu'ils éprouvent c'est de discuter avec un ami sur la philosophie. Ils n'aiment pas la vie d'action, et les luttes ouvrières ne les intéressent en rien ; le matérialisme ça ne compte pas, la spiritualité est tout.

Encore une fois, ces camarades sont respectables, ils ont montré souvent leur courage d'individu, mais nous nous permettons de leur dire qu'ils se trompent ; la doctrine du moi disparaît devant les réalités. Il se pourra que nos camarades dissident pendant longtemps, ni qu'ils ne puissent plus dissenter du tout, la boîte de Castelnau pouvant en effet les empêcher.

Nous pouvons donc leur demander de ne plus perdre de temps ; comme nous, ils pourront éprouver le désir d'agir, car l'action c'est la vie.

L'homme aura été éduqué et courageux dans son individualité, qu'il ne sera rien tant qu'il ne voudra pas s'imposer et se libérer. Pour cela qu'on le veuille ou non, il faut s'unir à tous les hommes qui souffrent de subir l'autorité et qui détestent ardemment briser leurs chaînes, les efforts coordonnés donneront une force collective qui, s'opposant à toutes les tyrannies, pourraient très bien les renverser et les détruire, ou tout au moins les ébranler chaque jour un peu plus.

Le champ d'action est vaste ! Contre les tyramines religieuses, policières, fascistes, militaires, rien à faire ou presque quand l'individu est seul, tout à entreprendre par la réunion de nos efforts, par la Force collective !

Nous sommes persuadés que pas un camarade ne s'éloigne des autres par dédain ou mépris. Fait-il le plus consciencieux, le plus courageux, le plus intelligent, jamais il n'a l'orgueil de se placer au-dessus de ses semblables.

L'union est possible sur le terrain commun des douleurs, comme elle sera possible demain sur celui du Bonheur.

Souffrant des mêmes peines, subissant la même autorité, révoltés contre les mêmes infamies, éprouvant les mêmes désirs, nous pouvons nous unir, alors unissons-nous !

Allons à la libération par l'emploi des forces collectives !

Pierre ODEON.

LEURS DIVIDENDES

Rue de la Roquette, M. Jean Floquet, 66 ans, garçon livreur, 48, rue du Chemin-Vert, est renversé par une camionnette.

A Margny-les-Compiègne, M. Paul Lambert, 55 ans, charrier est mortellement blessé par l'auto de M. Robert Deroche.

A Michery (Yonne). — Tombé sous une voiture qu'il conduisait, le charrier Gustave Denys, 38 ans, n'a pas survécu à ses blessures.

Bastien fait un article de Pommier dans lequel ce dernier se plaint du *Libertaire*.

Bastien rappelle que la rédaction essaie de satisfaire tout le monde dans la mesure de ses moyens. Le C.I. accepte l'insertion de ce papier à la condition qu'une réponse soit faite immédiatement.

Bastien fait une mise au point sur un passage de l'article de Deneuve lorsque celui-ci dit avoir pris la gestion du *Libertaire* sans aucune réserve. Bastien fait part d'un certain capital immobilisé est toujours resté.

Deneuve répond qu'il a entendu par réponse, argent disponible de suite, et que du point une cause fut faite ce jour-là pour payer le numéro du lendemain, aucun avance n'était donc disponible.

Bastien lit un article de Pommier dans lequel ce dernier se plaint du *Libertaire*.

Bastien rappelle que la rédaction essaie de satisfaire tout le monde dans la mesure de ses moyens.

Bastien présente une seconde proposition au C.I. de l'U.A.

Bastien fait un compte-rendu de la Conférence Internationale. Cette conférence ne réunissait pas au complet tous les élémants étrangers.

Les camarades rappellent que le Bureau International avait été dissous au Congrès.

Ce sont surpris qu'aujourd'hui se présente à René Devry, cheffe postal 619-53, Paris, qui leur retour vous enverra votre comande.

Perroix donne des détails sur sa comptabilité.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.

Le C.I. de l'U.A. a été sollicité sur ce point.